

La terre trembla. Les regards se tournèrent vers l'entrée de la ville où l'horizon du boulevard dansait sous la canicule. Ceux qui conversaient jusqu'alors au milieu de la chaussée regagnèrent la foule massée à l'ombre des micocouliers, derrière les barrières métalliques. Seuls quelques intrépides attendirent l'arrivée de l'*encierro*. Des groupes se formèrent, amateurs chevronnés se préparant à défier les taureaux. Tenter d'en arrêter un en pleine course, c'était le jeu. Jeu dangereux pour le touriste téméraire abusé par la badinerie méridionale.

La tradition voulait qu'un nombre de taureaux équivalent au millésime soit mené à travers la ville jusqu'aux arènes, où les bêtes seraient triées. Juillet 2012, cela voulait dire

cent douze têtes encadrées par les gardians et les principaux manadiers.

La rumeur enfla. La masse sombre et compacte du troupeau se devinait à deux cents mètres de la Grand-Place. Les mères étreignirent un peu plus fort leurs enfants ; les pères firent reculer les garçons d'une poigne ferme sur l'épaule ; ceux qui étaient perchés dans les arbres assurèrent leur équilibre à deux mains.

Cela ne dura qu'un instant. Cent douze unités de force pure, d'énergie brute, de muscles aussi ronds qu'étaient appointées leurs cornes, cent douze condensés d'animalité, défilèrent en une marée dense, poursuivis par trois dizaines de cavaliers en habits de parade.

Il fallut que le souvenir de la horde s'enfuie pour les découvrir : trois taureaux immobilisés chacun par six hommes, arc-boutés aux cornes, aux membres et à la queue, sous l'œil respectueux de trois gardians et les bravos

de la foule. C'était le jeu. Dangereux. Et le plus dangereux était à venir : relâcher le taureau, lui rendre sa liberté en parfait synchronisme. Qu'un seul des six hommes marquât une seconde de retard et les cornes pouvaient tous les embrocher, les soulever de terre et les faire tournoyer ; les vider de leur sang et de leur vie.

La foule retint son souffle. De crainte, et d'excitation morbide inavouable.

Tout se passa bien. Les trois taureaux reprirent leur course, les gardians éperonnèrent leurs chevaux. Les braves se congratulèrent au milieu du boulevard, s'épongèrent le front. La foule acclama. Puis se dispersa. Certains se dirigèrent vers les arènes. Les plus nombreux s'en retournèrent. C'était midi, l'heure du déjeuner. C'était midi, le soleil au plus haut, l'ombre à l'aplomb ; l'heure de la pleine vie puisque cette année la mort ne s'était pas invitée à l'*encierro*.

Une fois les taureaux parqués dans les arènes, gardians et manadiers marquèrent une pause. Le tri ne commencerait que dans une heure ou deux, c'était selon l'appétit et l'ardeur de chacun.

Alors, on commenta l'absence d'Olivier Langlade. Le propriétaire de la plus importante manade ne s'était pas mêlé au départ de l'*encierro*, comme l'exigeait la coutume. Personne ne savait où il était, et le départ avait même été retardé d'une demi-heure pour l'attendre. Simple contretemps, sans doute. Il était évident que Langlade serait dans les arènes pour les accueillir, assis sur une caisse de vin qu'il aurait amenée pour se faire pardonner, le sourire aux lèvres, prêt à répliquer aux moqueries qu'allait susciter son retard... L'homme était connu pour ses escapades amoureuses.

Mais Olivier Langlade ne les avait pas rejoints.